

Cabanis ou le crépuscule métaphysique

Hiroyuki AKAMA (Tokyo)

L'on est volontiers enclin à attribuer à Pierre-Jean-Georges Cabanis (1757-1808) l'étiquette de matérialiste athée, ne retenant de lui que la formulation métaphorique et ambiguë de l'une de ses thèses, depuis devenue célèbre : « Le cerveau digère en quelque sorte les impressions(..), il fait organiquement la sécrétion de la pensée.¹» Pourtant, dans une œuvre posthume énigmatique : *La Lettre à M. F. sur les causes premières*, Cabanis, animé par un sentiment plus ou moins religieux, évoque l'existence d'un Être Suprême.

M. Martin S Staum, auteur d'une biographie de Cabanis, voit dans le stoïcisme de notre philosophe l'expression de la «metaphysical twilight» (le «crépuscule métaphysique»)², car son dernier texte publié décrit comme probable la survie de l'âme après la mort. Certes, on ne saurait trop souligner l'importance des passages témoignant de sa conversion du physiologisme au dogme religieux. Ces passages développent essentiellement ses prises de positions à l'égard des discussions portant sur la réalité des causes premières.

Cabanis disait au début des *Rapports du physique et du moral de l'homme* : «Il est vrai que la plupart de ces sages se perdirent dans de vaines recherches sur les causes premières, sur les forces actives de la nature, qu'il personnifiaient dans des fables ingénieuses.³». En revanche, devenu plus indulgent à l'égard des conjectures visant à construire une représentation de l'Être Suprême, il commence à développer une vision proprement stoïcienne supposant la communauté - ou «vie générale» - des êtres de la nature. Alléguons ici pour preuve un passage à nos yeux crucial de *La lettre sur les Causes premières* : «Sans avoir la prétention de se faire une idée exacte de la cause première(...), on peut, ce me semble, concevoir l'intelligence voulante qui la caractérise, comme répandue partout, et partout dans une activité continuelle.⁴»

Pourtant, il serait sans doute simpliste d'en conclure qu'en reniant son fameux matérialisme, Cabanis épouse, on ne sait pour quelle raison, les thèses de la

¹ Pierre-Jean-Georges CABANIS, *Œuvres philosophiques de Cabanis*, première partie, Paris, PUF, 1956, p. 196.

² Martin S. STAUM, *Cabanis, Enlightenment and medical philosophy in the French Revolution*, Princeton, Princeton University Press, 1980, p. 298.

³ Pierre-Jean-Georges CABANIS, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Genève, Slatkine, pp. 64-65.

⁴ Pierre-Jean-Georges CABANIS, *Œuvres philosophiques de Cabanis*, seconde partie,

métaphysique traditionnelle ⁵. La pensée de Cabanis doit, en effet, toujours être saisie inséparablement de la complexité de la philosophie médicale d'alors.

Dans cette étude qui portera sur les rapports historiques de la métaphysique et des sciences, nous proposerons, pour expliquer cette profonde contradiction, un réexamen des doctrines médicales que Cabanis a critiquées dans son article écrit - dix ans avant le texte stoïcien - sur le supplice de la guillotine. Il s'agit en premier lieu des doctrines de Samuel Thomas von Soemmering et de Charles Ernest Oelsner, médecins fidèles à l'enseignement d'Albrecht von Haller, puis de celles de Jean-Joseph Sue, médecin-botaniste, adepte du vitalisme de Georg Ernst Stahl.

Commençons par écarter quelques préjugés ou idées approximatives pouvant aisément surgir relativement à ces controverses d'ordre essentiellement médico-philosophique. Au nombre de ces idées figure la croyance en l'existence d'une concurrence triangulaire (entre les écoles de Stahl, Haller et Cabanis), à mon sens un peu trop schématisée. Certes, l'école de Haller s'oppose radicalement à celle de Stahl, bien que ces deux écoles s'accordent sur la nécessité d'abolir le supplice de la guillotine.

Ne se sentant proche d'aucune de ces deux écoles, Cabanis prendra néanmoins position à l'égard des thèses défendues par celles-ci. Ainsi trouvons-nous dans son dernier texte ce qui peut être qualifié à bon droit de *formulation de compromis*. Le stoïcisme de Cabanis porte en effet l'empreinte de la doctrine moniste amalgamant la pensée médicale de l'école de Stahl et la philosophie métaphysique de Johann Gaspar Lavater. Il y a plus, chose extrêmement paradoxale, si, à travers le débat sur la guillotine, la doctrine de Haller n'avait pu jouer d'avance le rôle caché de ferment, Cabanis n'aurait pu, de son côté, adapter le vitalisme de Sue à son stoïcisme ultérieur, ou plutôt, inversement celui-ci à celui-là.

Ceci étant, bien que ce texte de circonstance soit une critique des opinions de

Paris, PUF, 1956, p. 281.

⁵ L'étude portant sur la pensée cabanienne déniait le plus ouvertement la réalité de ladite — conclusion la plus proche de la nôtre —, est celle ancienne (1916) de Colonna d'Istria intitulée : *La Religion d'après Cabanis* (in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1916, voir notamment, p. 456). Colonna d'Istria met à jour les préoccupations métaphysiques affleurant dans les textes censés en général être hostiles aux dogmes religieux. La continuité d'inspiration est principalement manifeste entre le X^e Mémoire des *Rapports du physique et du moral de l'homme* et le dernier texte de Cabanis, dans la mesure où la première œuvre contenait déjà la définition des lois générales de la nature, gouvernant simultanément la matière vivante et la matière inanimée (cependant Colonna d'Istria n'ose pas remonter, comme nous, jusqu'aux premiers textes de Cabanis, dont celui relatif au supplice de la guillotine).

Soemmering-Oelsner et de Sue, Cabanis y réconcilie, en dépit des apparences, le hallerisme des deux premiers et le stahlisme de celui-ci. Il use, selon nous, d'une stratégie éclectique pour préparer la conclusion de son testament intellectuel. Il est de même probable que son stoïcisme, déjà ancien, soit demeuré longtemps inapparent. Toutes proportions gardées, les deux doctrines ont chacune leurs qualités et leurs défauts, que Cabanis a su tour à tour utiliser pour servir à bon escient la cause de son idéologie. Cela étant dit, commençons par l'examen de la théorie de Soemmering.

Soemmering soutient que le sentiment du condamné n'est pas complètement détruit par le supplice de la guillotine. Il focalise son attention sur la tête du supplicié pour dire que même décapité, celui-ci, ou plutôt son cerveau, reste pendant quelque temps bien conscient et en proie à une douleur horrible. Soemmering dit : «Aussi longtemps que le cerveau conserve sa force vitale, le supplicié a le sentiment de son existence. ⁶» Ceci revient à dire que, fidèle à la doctrine de Haller, Soemmering distingue la faculté de sentir de celle de produire du mouvement. Rappelons ici que Haller définit l'*irritabilité* comme faculté de mouvement indépendante de la sensibilité (indice selon lui de la vie). L'*irritabilité* est une sorte de contraction que manifeste un muscle du corps stimulé juste après la mort. Il nous paraît pertinent de dire que le guillotiné, considéré par Soemmering comme demi-mort et bien sentant, ne manifeste aucun signe posthume d'*irritabilité*. À l'inverse, la sensibilité bien que ne survivant en aucun cas, n'en subsiste pas moins dans la tête séparée du corps.

Tel est le point de vue en vertu duquel Soemmering proteste contre la nature inhumaine de la guillotine.

Or, Jean-Joseph Sue ne partagera pas ce point de vue, même si, entre Soemmering et lui, existe une conformité conjoncturelle de vues en faveur de l'abolition de la guillotine. En effet, contrairement à Soemmering, Sue, qui épouse la thèse animiste de Stahl, ne localise pas la douleur dans la tête seule. Il dit : « Le siège du sentiment n'est pas exclusivement dans le cerveau ⁷ » et « jusqu'à ce que la vie soit tout à fait éteinte, il y aura douleur dans la partie malade du pied, et la tête, quoique séparée du corps, aura aussi la conscience de la douleur jusqu'à ce que sa vitalité, entretenue par sa chaleur, lui est enlevée. ⁸ ». Pour Sue, adepte convaincu de la

⁶ Samuel Thomas von SOEMMERING, *La lettre de M. Soemmering à M. Oelsner sur le supplice de la guillotine*, *Le Moniteur*, 18 brumaire 1795, sans pagination.

⁷ Jean-Joseph SUE, *Recherches physiologiques et expériences sur la vitalité et le galvanisme*, Paris, Gabon, pp. 16-17.

⁸ Jean-Joseph SUE, *Opinion du citoyen Sue, Professeur de médecine et de botanique, sur le supplice de la guillotine*, in *Magazine encyclopédique*, tome IV, Paris, 1795, p. 171.

doctrine de Stahl, l'être est presque le synonyme du sentir, de sorte que le sentiment, et donc la douleur se trouvent omniprésents dans le corps même entièrement démembré. Autrement dit, la mort ne se démarque plus de la vie que l'on rencontre partout où il y a du mouvement dans la nature.

En identifiant la faculté de sentir avec celle du mouvement, Sue énumère en outre plusieurs aspects de la vie universelle qui se manifeste à travers les règnes statiques ou dynamiques de la nature.

Nous venons de confronter les deux discours médico-légaux qui reprennent le même slogan : «supprimons le supplice de la guillotine ! » Discours critiqués par Cabanis, tolérant cet instrument d'exécution de la peine capitale ⁹. Pour ce qui concerne les effets de la décapitation, notre auteur n'admet ni l'hypothèse de la douleur ressentie vivement dans le cerveau (Soemmering), ni celle du désordre à l'œuvre dans le système vital, se répandant à l'ensemble des fonctions du corps (Sue). Il n'approuve pas que distinguant nettement la sensibilité de l'irritabilité, Soemmering tienne pour scientifiquement localisable la frontière séparant la vie de la mort. Il ne pense pas non plus, comme Sue, que la section corporelle brise l'harmonie intégrale du système nerveux et provoque *ipso facto* la réaction hyperalgésique.

Pourtant, en dépit de ce que l'on pourrait croire, loin de fustiger la philosophie médicale de ces auteurs rivaux, Cabanis, servant d'intermédiaire entre Haller et Stahl, en tire profit pour élaborer une pensée originale, en l'occurrence son stoïcisme, que l'on voit déjà poindre dans son article sur la guillotine. Cabanis prouve par là-même que Soemmering et/ou Haller ne prend sûrement pas le contre-pied de Sue et/ou de Stahl. L'attitude conciliatrice de Cabanis s'exprime fortement dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, où il dit par exemple : «Quand on examine attentivement la question de l'irritabilité et de la sensibilité, l'on s'aperçoit bientôt que ce n'est guère qu'une question de mots¹⁰» et «les physiologistes du parti contraire [Stahl et ses partisans] ne nient pas que beaucoup de mouvement ne s'exécutent sans que l'individu

⁹ Mieux vaut ne pas prendre à la lettre les assertions de Cabanis si elles ne sont pas suffisamment motivées ou confirmées par d'autres passages de son œuvre. Notre auteur dit certes qu'il demande lui aussi de substituer à ce supplice un autre genre de mort. Il n'ose pas cependant expliciter ses propres motifs (, selon lui) sur lesquels ses objections apparentes doivent se fonder. Or, l'invocation de la question des motifs est toujours mise en avant par lui, lorsqu'il s'agit de répondre aux objections de ses adversaires. Nous devons en conclure que Cabanis accepte en définitive l'emploi de l'appareil hideux de la guillotine comme mal nécessaire au service de l'intérêt public.

¹⁰ Pierre-Jean-Georges CABANIS, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, op. cit., p. 105.

en ait la conscience. ¹¹»

Autant dire que Cabanis partage l'opinion de Sue, si on l'assortit de conditions restrictives ayant trait à l'idéologie stoïcienne. «Le citoyen Sue me paraît plus conséquent », dit-il, dans le sens où les êtres de la nature sont plus ou moins pourvus de sensibilité. À l'opposé de l'argumentation de Soemmering, ne concernant jamais que la sensibilité d'une partie du corps (par exemple le cerveau), Sue et Cabanis incluent dans leur discours des considérations portant sur la sensibilité de l'ensemble des êtres de la nature. Signalons à ce propos l'existence d'une quasi-identité frappante entre le contenu d'un passage de l'œuvre de Cabanis avec celui d'un autre texte de Sue, bien que ces deux passages aient été publiés à plus de dix ans d'intervalle : - Sue dit : «N'est-il pas possible que la fin du principe vital soit relatif à son origine, si, comme on peut le croire, ce principe est un être à part? Ainsi, en le supposant émané des causes qui animent les mondes, ne peut-il pas à sa séparation, se réunir à cette cause universelle, qui, en remuant le grand tout, renouvelle sans cesse la nature? ¹²» - Cabanis reprend en substance le même discours : «S'il[le principe vital] est, comme on ne peut s'empêcher de le croire, une émanation du principe général, sensible et intelligent, qui anime l'univers, il doit dans tous les cas aller à se réunir à cette source commune de toute vie et de tout mouvement, en se séparant du corps organisé dont la force active entretenait les fonctions. ¹³»

Une telle idée s'accorde bien avec la vision cosmologique du stoïcisme. Le principe vital dont il est ici question se rapporte, selon une interprétation extensive, à l'idée euphorique de palingénésie ; la plénitude de la vie efface le sens profond de la mort, qui, dans la pensée vitaliste, n'est qu'un mode superficiel de la matière ; la vie persiste en se renouvelant au-delà de la simple désorganisation du corps, à travers l'alternance des générations, sous l'effet de l'action d'une Cause universelle. Cause dont la fonction est elle-même désignée de manière identique par Cabanis et Sue, à savoir : celle d'une animation de la nature expliquant que tous les êtres en émanent et y reviennent sans aucune discontinuité.

Notons en second lieu que le biologisme de Sue ne s'appuie aucunement sur les mêmes références philosophiques que la pensée de Cabanis. Rien n'évoque, en effet, chez Sue, l'eschatologie stoïcienne. Cette différence, bien que minime, renvoie à l'argument éclectique développé par Cabanis dans son article sur la guillotine. La

¹¹ *Ibid.*, p. 106.

¹² Jean-Joseph SUE, *Opinion du citoyen Sue, Professeur de médecine et de botanique, sur le supplice de la guillotine, op. cit.*, pp. 188-189.

¹³ Pierre-Jean-Georges CABANIS, *Rapports du physique et du moral de l'homme, op. cit.*, p. 291.

physiologie de Sue repose sur la conception de l'existence d'une harmonie générale du système vital, ou plutôt des réseaux qui relient les trois foyers de la vitalité avec la vie intellectuelle, la vie morale et la vie animale. Sue ne cesse de faire valoir cette harmonie qui peut être aisément détruite sous l'effet d'une infime coupure des réseaux internes que nous venons de définir. Or, la souffrance du guillotiné rendu acéphale peut être elle aussi expliquée par l'hypersensibilité insupportable due au déséquilibre régnant entre ces foyers de vitalité.

Cependant cette logique promue par Sue n'est nullement admissible pour Cabanis, défenseur malgré lui de la guillotine. En effet, selon Cabanis, Sue identifie un peu trop grossièrement la fonction et la structure, l'action et la constitution du corps, ou encore le mouvement et le sentiment (ou sensibilité). En revanche, Cabanis ne s'intéresse plus à l'harmonie existant entre ces deux derniers registres. D'après ses observations médicales - sur lesquelles se fonde sa philosophie stoïcienne -, la lésion dans le système nerveux n'est pas à mettre en rapport univoque (ou bi-jectif) avec les symptômes du corps. Constat qui le conduit à affirmer que la vie, l'âme ou l'esprit peuvent se libérer des entraves de l'organisation. Or, si tel est le cas, supposer avec Cabanis que la sensibilité ou le sentiment ne sauraient s'épuiser avec l'activité physique du corps, semble aller de soi.

Toutefois, pour les partisans de Stahl (y compris Sue), *qui dit sentiment dit mouvement*. Relativement à la question de cette unité animiste, Cabanis, qui ne se situe pas sur le même terrain que Stahl et Sue, est plus proche de Haller (et de Soemmering) qui qualifie d'*irritabilité* le phénomène du mouvement privé de sentiment. Il est par conséquent indéniable que dans cette optique, et elle seule - parce que bien étrangère à celle de la cosmologie stoïcienne -, la doctrine de Haller soit en mesure d'apporter les éléments nécessaires à la constitution d'une théorie stoïcienne des sensations.

La reprise d'une telle théorie est clairement perceptible dans la pensée médicale de Georges Wedekind, médecin à l'hôpital militaire de Strasbourg, qui tout en admettant comme Soemmering la validité de l'hypothèse d'une localisation cérébrale de la conscience, le contredit ouvertement au sujet de la définition des effets immédiats de la guillotine sur la conscience du supplicié. Selon Wedekind, la guillotine provoque sans délai une douce syncope comparable à l'état d'impassibilité ou d'apathie qu'éprouve le penseur stoïcien. «Le tranchement de la tête, soit par le glaive, soit par le couteau de la guillotine, fait cesser la conscience de la même manière. La conscience, soit qu'elle cesse par l'effet de la première ou de la seconde cause, cessera toujours d'une manière également douce. Il paraît pourtant que la manière de suspendre la conscience par la voie de l'exinanition des vaisseaux est plus douce, parce qu'elle agit

sans une irritation préalable. C'est pourquoi Sénèque s'est fait ouvrir les veines dans un bain tiède.¹⁴ »

Or, cette liberté de choisir les sensations que son corps devait ultimement éprouver, permit à Sénèque de rester conscient du *soi* qui était sur le point de mourir ; en d'autres termes, de décéder graduellement, et non subitement. Tout se passe comme si l'expérience ultime de ce stoïcien confirmait la théorie de Xavier Bichat, selon laquelle la mort est un processus dépendant de l'extinction successive des vies organique et animale, suivant l'ordre naturel¹⁵. Ainsi s'explique la difficile délimitation des sphères de la vie. Difficulté se posant ici à l'occasion de la discussion sur les effets neuropsychiques de la guillotine, et que la recherche d'une définition des critères de la mort cérébrale, entreprise à l'époque contemporaine, en vue de répondre à l'urgence des transplantations d'organe, fait une nouvelle fois resurgir. Bref, la notion de vies (ou de morts) multiples est conjointement présente dans le stoïcisme et dans les discours concernant la guillotine.

**

Tout se résume, selon nous, à dire que les développements initiaux de la pensée de Cabanis préfiguraient, à titre virtuel, l'épanouissement de sa vision stoïcienne future, servie par l'opposition des deux écoles de physiologie. Haller et Stahl en sont arrivés à lui fournir, à travers leurs sectateurs, deux sources d'inspiration en apparence contradictoires mais intimement corrélées. La première source est l'humanitarisme médico-légal mettant l'accent sur les souffrances éprouvés par le guillotiné. La seconde, qui finira par devenir l'ultime *credo* de Cabanis, est le stoïcisme aux facettes multiples dans lequel se reconnaissent les traces de la pensée des deux physiologistes venant d'être cités.

Il n'est pas moins vrai de dire qu'en séparant le mouvement de la sensibilité, les disciples de Haller contribuèrent au développement d'une théorie stoïcienne des sensations. Si l'irritabilité ne cesse pas de manifester son action au même instant que la conscience, la convulsion cérébrale causée par la décapitation ne signifie pas nécessairement que le moi conscient soit présent. L'action de la sensibilité inconsciente permet, dans ce cas précis, d'expliquer la conduite métaphysique de l'âme posthume. Notons, concernant ce dernier point, que la physiologie de Stahl répond parfaitement aux exigences de la cosmologie stoïcienne. En effet, loin de situer le siège de l'âme dans le cerveau, la théorie du principe vital que professe Stahl nous permet d'élargir la

¹⁴ G. WEDEKIND, , *Le Moniteur*, 20 brumaire, an IV, sans pagination.

¹⁵ Cf. X. BICHAT, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, Vrin, 1981.

topique du corps au niveau plus élevé du grand univers. Théorie à laquelle Cabanis n'adhère pas sans réserve. Il évacue, en effet, soigneusement le côté physiognomonique du principe vital qui permet, à ce que prétend Sue, en disciple de Lavater, de voir dans la constitution du corps l'empreinte de l'esprit et de l'intelligence. Cabanis n'admettrait pas ce que l'on appelle la correspondance de tous les êtres, dans la mesure où celle-ci signifierait l'harmonie générale dont les dérangements se manifestent comme vices, maladies et altérations. En d'autres termes, Cabanis ne partagerait pas avec Sue les certitudes inconditionnelles de la symptomatologie. Certitudes conduisant à affirmer que le principe général de la vie permet de juger, au moyen de la seule étude des symptômes, les troubles cachés au fond du corps.

Remarquons que cette dernière thèse n'est autre que celle de Lavater, affirmant que chaque espèce de vie dans l'homme - vies physiques, morales et intellectuelles - ne peut être connue que par des manifestations extérieures. Signalons de même, au passage, que pour présenter aux Français la philosophie de Lavater, Sue affirme trop optimistement que «tout écart produit sur la forme extérieure des altérations qui ne sauraient échapper à des yeux clairvoyants.¹⁶» Rappelons-nous ici que, selon Cabanis, l'autopsie des corps des aliénés ne nous offre aucun moyen de déterminer le siège d'une altération. Bref, bien que notre auteur ne soit pas complètement étranger à la pensée de Lavater - un des disciples de Cabanis, Moreau de la Sarthe, est également l'auteur d'une introduction à la physiognomonie¹⁷ -, il discourt plus modestement que ce dernier sur la possibilité de connaître la nature.

¹⁶ Jean-Joseph SUE, *Essai sur la physiognomonie des corps vivants, considérée depuis l'homme jusqu'à la plante*, Paris, p. 171.

¹⁷ Cf. J.G. LAVATER, *L'Art de connaître les hommes par la physiognomonie*, L. Prudhomme, Levrault Schoell et cie, Paris, 1806, *Discours préliminaire par Moreau* (de la Sarthe). Voir aussi, par *Gaspard Lavater*, nouvelle édition ; par *Moreau* (Notice) dans *La revue philosophique, littéraire et politique par une Société des Gens de lettres* (An 1806, 1^{er} trimestre) », p. 156